

breuses, ces associations mettant davantage l'ouvrier à l'abri.

Honneur aux prêtres apôtres et aux laïcs zélés qui se dévouent ainsi pour le salut de leurs frères.

Ces associations possèdent un excellent organe, le *Bulletin de l'union des associations ouvrières catholiques*, dont le bureau est à Paris, 32 rue de Verneuil.

Les patrons et protecteurs de ces diverses associations se sont réunis en congrès à Montauban, dans la première semaine de septembre, afin s'entretenir, dans un but d'utilité générale, des moyens employés par chaque association dans l'œuvre du bien.

F. A. B.

Conférence sur le travail considéré au point de vue économique et chrétien, faite au Cercle catholique de Belleville, Paris.

Mesdames,

Messieurs,

Pascal dit quelque part : " Le froid est bon pour se chauffer ". Je vous dirai aussi : " L'absence est bonne pour se revoir ". Oui, c'est avec bonheur que je me retrouve au milieu de vous, dans ce Cercle de Belleville, que je n'ai jamais quitté d'esprit ni de cœur. Puis-je oublier mon passé, les bonnes et vaillantes affections qui m'y enchaînent, fort librement, du reste, et, surtout, la grandeur du but catholique et moral que nous poursuivons ici tous ensemble ?

C'est encore pour répondre à ce plus cher désir de mon cœur que je viens vous entretenir ce soir du travail et du travailleur. Dans un certain camp, on affecte pour l'ouvrier un zèle, un amour si ardents qu'ils paraissent suspects ; on lui fait de sa condition un idéal trompeur, on ne lui parle que de ses droits, en lui faisant croire que l'Eglise et les patrons, chrétiens ou non, l'égarent, l'exploitent et l'asservissent, pour l'empêcher d'arriver aux richesses et au bien-être. Mais, au moins, lui donne-t-on ces richesses, ce bien-être universel ? Ah ! vous entendez encore la réponse qu'ont faite à ma question les vociférations des dix mille affamés, innocents ou coupables, qui, arborant le drapeau noir, marchaient naguère en hideux bataillons, à l'assaut des boulangeries, au cri : " Du travail ou du pain ! " Ne pouvant parler à ces malheureux, c'est à vous que je m'adresse, pour vous apprendre à devenir auprès d'eux, à l'occasion, les apôtres du bon sens et de la vé-

rité catholique et sociale. Puis-je vous convaincre que le travail, s'il est une pénible épreuve, constitue, en échange, un exercice fécond et noble de nos facultés, que le travailleur a une mission réparatrice, capable de faire de lui l'un des éléments de la rénovation sociale ! Parler au travailleur de ses devoirs, c'est le maintenir dans la soumission raisonnable à toutes les supériorités sociales légitimes et nécessaires et lui révéler ses droits, c'est lui inspirer le noble et fécond orgueil qu'il doit puiser dans le sentiment de sa liberté morale et du rôle, à la fois humble et capital, qu'il est appelé à remplir dans nos sociétés modernes.

En présence d'un édifice harmonieux et superbe, à la lecture d'un beau poème, devant une œuvre d'art exquise, il nous est arrivé de nous écrier : " Voilà l'œuvre d'un génie créateur ! " Mais il n'y a là qu'une brillante et fautive hyperbole. Non, l'homme ne crée pas, car il serait dieu. Quelles que soient son intelligence et son activité, il ne fait que modifier la matière, lui ajouter de la valeur, de l'utilité, de la beauté. Il n'est qu'un producteur d'utilité. Il combine, il rapproche ou il éloigne les éléments divers de la matière, mais là se borne sa puissance. Toutefois, gardons-nous bien d'un écueil contre lequel est venu échouer notre siècle positiviste et de restreindre à la seule utilité matérielle et visible le rôle de la production. Je sais bien que je vais heurter de front, dès le début, les doctrines désolantes, mais à l'ordre du jour, d'un siècle qui nie les plus nobles facultés intellectuelles de l'homme, et le ravalé au niveau d'un animal mieux organisé que les autres pour vivre et pour agir. Il faut bien en venir là pour ramener tout et tous au niveau d'une égalité, qui serait la dernière des misères, si elle n'était, avant tout, la plus monstrueuse des erreurs.

Examinons, en effet, tout travail, au double point de vue expérimental et économique, le seul qui doit nous préoccuper ici. Que découvrons-nous dans toute entreprise, dans toute production ? Trois éléments, trois agents distincts qui ne pourraient ni se remplacer, ni se suppléer l'un l'autre. Chacun de nous, en effet, a reçu un don particulier. Chez l'un l'intelligence est plus vaste et plus féconde, chez l'autre, l'activité est plus développée. Tel homme est né sans fortune et tel l'autre n'a eu qu'à naître pour que je ne sais quelle fée bienfaisante, mais le plus souvent, le travail et l'épargne paternels, couronnés de succès, aient converti son berceau des dons de l'opulence. A celui donc qui à l'intelligence plus pénétrante il appartient de découvrir l'utilité et l'à-propos d'une entreprise ainsi que les principes et les méthodes les plus propres à la rendre féconde. Mais, en ce monde, la richesse est rarement compagne de l'intelligence. Or, avec une tête pour concevoir, pour diriger, il faut une force